"'Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches': une lecture érotique des Lettres élémentaires sur la botanique de Rousseau", p.197-214

Odile Richard-Pauchet

▶ **To cite this version:**

Odile Richard-Pauchet. "'Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches': une lecture érotique des Lettres élémentaires sur la botanique de Rousseau", p.197-214. Épistolaire. Revue de l'A.I.R.E., 2008. hal-02490154

HAL Id: hal-02490154
https://unilim.hal.science/hal-02490154

Submitted on 24 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches » : une lecture érotique des *Lettres élémentaires sur la botanique* de Rousseau

Odile Richard-Pauchet

En cette fin d'été 2007, à l'occasion de la journée du Patrimoine, l'exposition *Les Fruits sont à vous* était visible aux Charmettes, traitant à la fois des *fruits* dans les œuvres de Rousseau, et de l'histoire de la culture des fruits en Savoie et en Piémont. Une artiste contemporaine, Emmanuelle Carraud, y faisait une intervention s'inspirant de l'héliogravure, capturant le reflet de fruits sur une toile impressionnée par la lumière naturelle. « Les fruits sont un aspect anecdotique de l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, pourtant il permettent de mieux comprendre sa conception de l'Homme et de la Nature », souligne en préambule le journal de l'exposition[1]. Nous aimerions nous exprimer plus audacieusement : comme le ver au cœur du fruit, le fruit est au cœur de l'œuvre rousseauiste, présence sensible, principe actif de dévoration/révélation de soi-même, métaphore d'une sexualité bouillonnante et inquiète, signe d'un enjeu vital, et pour ainsi dire politique, de la conquête de soi, mais aussi, au terme de la vie et sporadiquement, emblème de la jouissance de soi au sein de la relation apaisée avec autrui.

Souvenir d'enfance et d'adolescence, la métaphore fruiticole, et plus généralement agricole, est d'abord le motif omniprésent d'une parabole politique récurrente. Dans les *Confessions*, par l'anecdote du noyer, Rousseau se pose en défenseur du plus faible - la bouture - face au grand arbre, plus puissant. Dans l'anecdote du vol des pommes, il suggère la source de la malhonnêteté : à force d'être battu par son maître, l'enfant devient voleur. Dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, Rousseau, par cette phrase devenue maxime, « Vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne », conteste le droit de propriété dans une société inégalitaire. De même dans l'*Emile*, par le moyen des melons et des fèves, le précepteur essaie de faire comprendre à son jeune élève, moins le respect de la propriété, que le respect du travail des autres. Dans l'anecdote des petits Savoyards (*Rêveries*), Rousseau montre des enfants exilés par l'injustice sociale, sans le sou, enviant les pommes d'une marchande.

Or s'il apparaît comme l'emblème d'un bien trop convoité, symbole d'une propriété à la légitimité contestable, c'est que le fruit est d'abord, fondamentalement mais de manière souterraine, la métaphore originelle du désir le plus essentiel et le plus légitime. Pour revenir aux *Confessions*, dans une scène qu'on peut qualifier de fondatrice, le fruit (rouge) apparaît comme le symptôme, chez le jeune homme, d'une libido naissante et exaltée : c'est l'idylle des cerises à Thônes. Méconnaissant cette fois-là l'objet exact de son désir, l'adolescent jouit paradoxalement de sa non-satisfaction : ou du moins le narrateur feint d'identifier le bonheur naïf du jeune homme au fait *d'en rester là*, justifiant *a posteriori* l'abstinence de l'homme mûr par un retour idéalisé à la virginité d'un âge d'or indéfinissable. Toute l'histoire du sujet Jean-Jacques, conscience malheureuse d'un roman de formation dépourvue de happy-end, repose sur l'identification, puis la quête incertaine du *fruit* de son désir. Qu'il soit insuffisamment, excessivement, ou maladroitement formulé, ce désir se voit régulièrement rabroué, bafoué ou refoulé.

La série d'anecdotes fruiticoles sus-citées, où se cristallise peu à peu un motif on ne peut moins anecdotique, n'est pas close. On aimerait attirer l'attention du lecteur sur un lieu tardif de l'œuvre, relégué à tort au domaine scientifique et publié dans des conditions insuffisantes, où viennent se déposer avec insistance les graines automnales de ce leitmotiv essentiel. Il s'agit des *Lettres élémentaires sur la botanique*. Pour toutes les raisons évoquées, le motif fruiticole semble s'y parer cette fois d'une signification sereine, empreinte de plénitude. Ces

[1] *Les Fruits sont à tous, Petit journal. Exposition aux Charmettes du 19 mai au 31 décembre 2007*, Les Charmettes, Chambéry, 2007.

Lettres forment comme la moisson tardive d'un verger longuement, patiemment rêvé, planté puis récolté, un *locus amoenus* littéraire aux accents testimoniaux qui parodieraient La Fontaine : « Lecteur, un trésor est caché dans ce pré ». Véritable parcours initiatique empruntant le chemin qui mène de la maison aux champs, ces huit *Lettres*[2] en effet se consacrent à la description des six familles botaniques les plus représentées, Liliacées, Crucifères, Papilionacées, Labiées, Ombellifères, Composées. La septième vient couronner cette promenade champêtre par l'évocation des arbres fruitiers, de la fleur au fruit. La huitième enfin, humble traité des herbiers, indique de retour au bercail les moyens de conserver sa provende afin de fixer et d'immortaliser les éléments de ce modeste savoir.

Rédigées entre le 22 août et le 11 avril 1773, adressées à Madeleine-Catherine Delessert, née Boy de la Tour, ces huit *Lettres* représentent une correspondance authentique et méritent comme telles une étude faisant la part belle aux traits poétiques caractéristiques de cette forme. Ces lettres s'inscrivent dans le cadre d'un échange véritable comportant les réponses, et parfois les demandes, de l'amie de Jean-Jacques rencontrée à Môtiers dont celui-ci a patronné l'adolescence, et suivi avec un zèle à la fois sentimental et paternel le mariage et l'établissement, en 1766, avec le banquier Etienne Delessert. On peut dire que cette « liaison » s'inscrit dans la série de ses amitiés féminines avec de très jeunes femmes, qu'il chérit filialement et dont il aime surveiller l'éducation. Ainsi de l'amitié nouée, également dans la période de Môtiers, avec Isabelle d'Ivernois, fille du procureur général de Neuchâtel, qu'il nomme d'ailleurs sa fille, et en compagnie de laquelle il tresse des lacets, le soir, à la veillée - avant de lui les offrir en cadeau de mariage comme gage de sa confiance à devenir une mère nourricière idéale[3]. Le climat sentimental particulier qui se dégage de l'amitié avec Mme Delessert, joint au thème choisi pour correspondre avec elle – la rédaction d'un précis de botanique, selon une rhétorique subtile permettant de soutenir un dialogue éducatif semi-amoureux, nous invitent à observer à quel point ce bref ensemble épistolaire constitue une somme érotique « en miniature », correspondance sublime et victorieuse en réponse aux aspirations teintées d'amertume de *La Nouvelle Héloïse*.
Occasion inespérée, à l'âge de celui qui se traite lui-même de « barbon », d'entretenir encore un commerce épistolaire avec un collectif féminin de choix (la mère, la fille, la sœur et la petite fille[4] sont à la fois l'objet de ses soins d'écrivain), cette correspondance sentimentale est l'une des dernières, peut-être la seule que Jean-Jacques ait à la fois *conçue* et *vécue* dans l'allégresse d'une relation parfaite, non entachée de souffrance et d'incompréhension. *Conçue* en effet sur le mode d'une initiation à la vie (végétale) envisagée sous l'angle essentiel de la procréation, et partant, hymne à la génération, extrêmement travaillée, elle s'achève dans la satisfaction du scripteur à faire œuvre éducative pour une postérité choisie, tout en se réconciliant avec une sexualité implicite *vécue* tout du long du texte dans le sublime d'une fusion avec une Nature enfin retrouvée.

---

[2] Lettres des 22 août, 18 octobre 1771, 16 mai, 19 juin, 16 juillet 1772, 11 avril, 2 mai 1773, enfin une dernière lettre non datée de 1773. Nous renvoyons pour la présentation de ce texte à Jean-Jacques Rousseau, Lettres *élémentaires sur la botanique*, édition récente établie séparément et préfacée par Denise le Dantec, Paris, Mercure de France, coll. « Le petit Mercure », 2002.

[3] On peut citer aussi, dans une moindre mesure, parmi les amitiés féminines de Rousseau, la « parade » sentimentale à laquelle il se livra, en partie involontairement, dans la correspondance avec Marianne de la Tour. Voir Odile Richard-Pauchet, « L'hommage de Madame de La Tour à Rousseau, ou 'la nouvelle Julie' », dans *L'Épistolaire au féminin,* correspondances de femmes, (XVIII[e]-XX[e] siècle), Presses Universitaires de Caen, 2006, p. 149-161.

[4] Marguerite-Madeleine, surnommée « Madelon », est alors âgée de quatre ans. C'est à elle qu'est destiné en réalité tout ce plan d'éducation botanique.

L'art épistolaire, Jean-Jacques l'a assez répété, n'est pas son fort (référence). C'est pourtant avec enthousiasme qu'il souscrit au projet maternel d'enseigner les rudiments de la botanique à la fille de Mme Delessert, sous la forme de lettres raisonnées adressées à la mère, Madeleine-Catherine, le temps qu'elle-même se frotte à cette science, et que l'enfant soit en âge de s'y initier…[5]

Nous l'avons dit, il s'agit là de vraies lettres, c'est-à-dire de lettres familières. Bien loin de superposer à la rhétorique de la lettre celle du discours, c'est-à-dire d'héberger, sous une forme faussement adressée, un texte à portée générale, comme Rousseau a pu le faire, par exemple, dans la *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*, il s'applique à concevoir ici un cadre particulièrement intime à ses propos pédagogiques. Chacune de ces lettres est systématiquement encadrée de considérations propres à la forme épistolaire : adresse affectueuse (« chère cousine »), salutations à la cantonade, nouvelles réciproques sur la santé[6], demandes de menus services, compliments pour les progrès accomplis dans l'art botanique, à l'*incipit* ; prise de congé, compliments explicitement galants en fin de lettre[7]. Le lectorat visé est un petit collectif ; il s'agit de s'adresser, par-dessus l'épaule de la mère, à la petite fille, mais aussi à la grand-mère, connue de Rousseau, ainsi qu'à ses proches. Les « caresses » adressées à la gent féminine qui gravite autour de Mme Delessert sont appuyées :

> Je suis plus charmé que surpris qu'elle[8] réussisse en Suisse : indépendamment des grâces de son âge, et de sa gaieté vive et caressante, elle a dans le caractère un fonds de douceur et d'égalité dont je l'ai vue donner quelquefois à la grand-maman l'exemple charmant qu'elle a reçu de vous.

Une telle abondance de flatteries ne peut que rejaillir sur la famille entière, ce collectif féminin auquel Rousseau fait offrande d'un bouquet de lettres. Soudain environné, au prétexte d'un échange scientifique, de femmes charmantes, Rousseau minaude, fait le joli cœur. Voici la plus belle occasion, peut-être, depuis les lointaines promenades avec Mme d'Houdetot, de batifoler en galante compagnie dans un décor agreste, devenu ici virtuel et totalement soumis à son inventeur. A la fois sujet, objet, et lieu de la relation, le monde végétal idéalisé, chosifié, et nomenclaturé peut circuler de l'un à l'autre groupe comme gage toujours renouvelé d'un sentiment fort.

> Pour vous, chère cousine, si je ne vous promets pas une herbier de ma main, c'est pour vous en procurer un plus précieux de la main de votre fille, si vous continuez à suivre avec elle cette douce et charmante étude qui remplit d'intéressantes et douces observations sur la nature ces vides du temps que les autres consacrent à l'oisiveté ou à pis[9].

Malgré cette non-promesse, et dans le temps de la correspondance, un herbier sort pourtant de la main de Rousseau, à destination de sa belle correspondante, mais subit un sort postal désastreux : « je ne puis comprendre pourquoi vous n'avez pas reçu l'herbier » (p. 42) ;

---

[5] « Votre idée d'amuser un peu la vivacité de votre fille et de l'exercer à l'attention sur des objets agréables et variés comme les plantes, me paraît excellente, mais je n'aurais osé vous la proposer, de peur de faire le Monsieur Josse, puisqu'elle vient de vous, je l'approuve de tout mon cœur » (J.-J. Rousseau, Lettre première, *op. cit*., p. 21).

[6] « Vous m'avez tiré de la peine, chère cousine ; mais il me reste encore de l'inquiétude sur ces maux d'estomac appelés maux de cœur, dont votre maman sent les retours dans l'attitude d'écrire », (Lettre quatrième, p. 42).

[7] « En pensant que votre zèle maternel peut vous mener jusque-là, je me fais un tableau charmant de ma belle cousine empressée avec son verre [sa loupe] à éplucher des monceaux de fleurs, cent fois moins fleuries, moins fraîches et moins agréables qu'elle. Bon jour ma cousine, jusqu'au chapitre suivant » (Lettre seconde, p. 33). « Bonjour, cousine, j'embrasse tout ce que vous aimez [voulez] », Lettre troisième, p. 41.

[8] Ce compliment s'adresse à la sœur de sa correspondante (Lettre cinquième, p. 49).

[9] Lettre troisième, p. 35.

« savez-vous que je commence à être en peine de ce petit herbier ? […] J'ai grand peur que, ne passant pas à Lyon, [M. Guyenet] n'ait confié le paquet à quelque quidam qui, sachant que c'étaient des herbes sèches, aura pris tout cela pour du foin » (p. 50).
L'herbier fait des mains de Rousseau, offrande prosaïque non sublimée par l'écriture, subit le sort réservé aux choses terrestres. L'herbier virtuel que représentent ces lettres passera à la postérité par les mains de la petite fille, sera multiplié par le nombre de ses lecteurs et le poids pédagogique et sentimental de son contenu. En effet, la huitième lettre constitue explicitement une méthode pour parvenir à réaliser un herbier acceptable. Ce sont donc les lettres mêmes, et non plus le cahier d'herbes, qui se hissent au rang d'offrandes amoureuses, tels les « salaams » dont Rousseau parle dans l'*Essai sur l'origine des langues*. En défendant une conception poétique et, pour tout dire, cratylienne de l'origine des langues, le philosophe se livrait alors à un éloge de l'objet (forme plus éloquente que tous les discours) dont il prétendait que les peuples archaïques s'accommodèrent fort bien, dans un premier temps, pour leurs échanges et leurs messages :

> Ouvrez l'histoire ancienne vous la trouverez pleine de ces manieres d'argumenter aux yeux, et jamais elles ne manquent de produire un effet plus assuré que tous les discours qu'on auroit pu mettre à la place. L'objet offert avant de parler ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit en suspens et dans l'attente de ce qu'on va dire […]. Darius engagé dans la Scithie avec son armée reçoit de la part du roi des Scithes une grenouille, un oiseau, une souris et cinq flèches : le Héraut remet son présent en silence et part. Cette terrible harangue fut entendue, et Darius n'eut pas plus grande hâte que de regagner son pays comme il pût. Substituez une lettre à ces signes, plus elle sera menaçante moins elle effrayera ; ce ne sera plus qu'une gasconade dont Darius n'auroit fait que rire. Quand le lévite d'Ephraïm voulut venger la mort de sa femme, il n'écrivit point aux Tribus d'Israël ; il divisa le corps en douze pièces et les leur envoya.[10]

Le contexte évoqué par ces exemples n'est guère galant, mais il s'agit, dans cette réflexion radicale sur le langage, de montrer le rôle joué par les sens dans la perception du message et par conséquent la faible expressivité d'une écriture exclusivement cérébrale. Rousseau envisage d'ailleurs des situations de communication plus tendres :

> La langue épistolaire des salams transmet sans crainte des jaloux les secrets de la galanterie orientale à travers les Harems les mieux gardés (les Salams, [ajoute une note de Rousseau], sont des multitudes de choses les plus communes comme une orange, un ruban, du charbon, etc., dont l'envoi forme un sens connu de tous les amans dans les pays où cette langue est en usage).[11]

Ce que Rousseau nomme salam dans un jargon orientalisant[12], ses contemporains le nomment *objet de faveur*. Ces *objets*, menus cadeaux que s'échangent les amoureux, constituent des substituts du langage articulé qui servent à combler l'absence et la distance grâce à leur fort impact sur les sens, tout en se montrant vecteurs d'une polysémie que Rousseau n'évoque que succinctement. « Ébranler l'imagination », en effet, ce n'est pas seulement s'adresser aux organes intermédiaires de la perception, mais agir sur l'imaginaire, et notamment l'imaginaire

---

[10] Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, texte établi et présenté par Jean Starobinski, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1990, p. 61.
[11] *Op. cit.,* p. 63-64.
[12] On peut relever qu'un XIX^e^ siècle passionnément orientaliste en remettra le terme (et l'usage) à la mode. Dans *Le Lys dans la vallée*, Félix évoque les magnifiques et si suggestifs bouquets qu'il a envoyés à Mme de Mortsauf : « En savourant les voluptés que je rêvais sans les connaître, que j'avais exprimées dans mes *selam*, et que l'union des âmes rendait mille fois plus ardentes, je ne manquai pas de paradoxes pour me justifier à moi-même la complaisance avec laquelle je m'abreuvais à cette belle coupe » (Balzac, *Le Lys dans la vallée*, Paris, Le Livre de Poche, 1984, p. 250).

érotique. Non seulement rien n'empêche l'écrivain d'utiliser les ressources de l'objet pour suppléer à la sécheresse du langage, mais ce procédé épistolaire est immémorial, même si les exemples presque « fabuleux » choisis par Rousseau évoquent, *a fortiori*, des époques dépourvues d'écriture ou de moyens d'en user facilement. Seul l'imaginaire amoureux peut expliquer pourquoi certaines correspondances et certains individus se montrent plus disposés que d'autres à exploiter les supports matériels *exogènes* au simple papier.
Dans le contexte de la rédaction des *Lettres sur la botanique*, l'échec du premier envoi de l'herbier résout l'auteur à s'expliquer plus clairement sur la fabrication de cet *objet*[13]. La huitième lettre est donc entièrement consacrée à la technique de réalisation d'un herbier, de façon à permettre à chacun des correspondants, une fois en possession du même objet, non seulement une étude facilitée, à distance, des végétaux dont il est question, mais mieux encore, une communion des esprits et des cœurs autour de cet objet de substitution, devenu, mieux qu'un *objet de faveur*, un lieu d'échange médiumnique pour l'esprit :

> Malheureusement, à la distance où la loi de la nécessité me tient de vous, je ne suis pas à portée de vous montrer du doigt les objets ; mais si, chacun de notre côté, nous en pouvons avoir sous les yeux de semblables, nous nous entendrons très bien l'un l'autre en parlant de ce que nous voyons. REF ?

L'auteur, insistant sur la qualité matérielle de cet objet, qui doit être réalisé des mains de la destinataire des lettres, reconnaît implicitement les talents créatifs de la jeune femme, promue Pygmalion *en herbe* - des qualités manuelles, humaines et charnelles, qu'il faudra transmettre à sa progéniture :

> Voici une grande occupation qui, de loin, se préparer pour notre petite amatrice ; car, quant à présent, et pour quelque temps encore, il faudra que l'adresse de vos doigts supplée la faiblesse des siens (8e lettre, p.85).

Cette humanisation de l'herbier, propre à le rendre substitut de présence charnelle, par le biais de tous les conseils de réalisation prodigués, se précise lorsque les plantes qui doivent en faire partie sont, par l'écriture, personnifiées :

> Quant aux plantes où l'on ne trouve que des feuilles, et dont la fleur n'est pas encore venue ou est déjà passée, il les faut laisser, et attendre, pour les reconnaître, qu'elles montrent leur visage. Une plante n'est pas plus sûrement reconnaissable à son feuillage qu'un homme à son habit (*ibid.*, p.88).

Voici les plantes de l'herbier parées des qualités de ressemblance d'un portrait, au regard de l'original. Leurs traits physiologiques presque humains, font de ces plantes séchées des simulacres exacts de l'espèce qu'elles sont censées représenter. Elles sont par là même capables de véhiculer quelque chose de celle qui les a cueillies. La plante séchée, au regard de la portion de nature vivante que l'on veut étudier, apparaît comme un substitut convaincant : mais si l'herbier est fait de la main d'une femme aimée, de quelle valeur érotique n'est-il pas de surcroît chargé ! Cette valeur fétichiste de l'objet végétal se manifeste notamment à travers la procédure recommandée par le philosophe herboriste, qui suggère à sa destinataire de

[13] Toutefois, cette huitième lettre fut réellement accompagnée d'un herbier à valeur « démonstrative », comme l'affirme François Matthez, auteur d'une enquête approfondie sur la question : « Un herbier accompagnera la huitième lettre qui amène le cours son terme […]. L'herbier destiné à Madelon Delessert se trouve, avec les lettres envoyées (Neuchâtel en possède les brouillons), propriété du baron Hottinger, descendant des Delessert de Lyon. Il contient 168 plantes » (François Matthez, « Une acquisition exceptionnelle : un herbier de Jean-Jacques Rousseau à la Bibliothèque de Neuchâtel », dans Ville de Neuchâtel, *Bibliothèques et Musées*, 1980, p. 39-46).

réaliser en réalité deux herbiers : un grand pour elle, un petit pour lui. Dans ce protocole, la représentation symbolique du couple épistolaire et de sa hiérarchie (sociale, affective) est alors à son comble ![14]

Le portrait est peut-être le « fétiche » favori des amants, à la condition qu'il soit ressemblant. Mais cette qualité s'avère rare au XVIII^e siècle, qui connaît peu de grands miniaturistes. L'objet tient donc lieu de simulacre, de pis-aller, situation dont, depuis toujours longtemps, les amoureux doivent s'accommoder[15]. La comparaison du portrait avec l'original devient ce *topos* épistolaire auquel *La Nouvelle Héloïse* a sacrifié de manière inégalée. L'envoi du portrait de Julie à Saint-Preux, qui constitue un des temps forts du roman, révèle bien l'une des premières tentatives du roman pour établir cette « transparence » *in absentia* entre les deux amants, grâce au mystère dont la jeune fille a su entourer l'objet avant de l'offrir[16] : Ce *topos* du portrait envoyé, jugé, critiqué, prétexte à relancer la dynamique de l'éloge épistolaire, est enraciné dans le quotidien, ce qui explique son indéfectible succès. Mais le procédé de l'herbier, « portrait au second degré », puisque constitué d'éléments dont la nature même est de représenter *par convention* la réalité de façon modifiée, altérée (par le séchage de la plante), sans remettre en cause ses traits essentiels, tend à surmonter l'obstacle essentiel pointé par Saint-Preux : la caducité de l'objet, ici ne fait pas obstacle à la représentation de la vérité, elle en est une des conditions. Langage quasi articulé, sacrifiant pleinement au principe saussurien de l'arbitraire du signe (l'état incertain dans lequel le végétal va évoluer en séchant), l'herbier constitue le *salam* le plus sûr, le plus fidèle, le plus poétique. Les correspondants qui se l'échangent s'y montrent emblématiquement dans leur état de nature, métamorphosés en plantes, avatar selon Rousseau probablement le plus avantageux qui soit sur l'échelle de la réincarnation.

***

Une autre particularité de cette correspondance « botanique », qu'elle partage avec maints écrits scientifiques, est de se présenter comme une séquence initiatique. Mais dans l'épaisseur métaphorique de l'écriture, on ne pourra s'empêcher de relever une forte dimension affective, voire érotique, qui surimpose à cette progression pédagogique toute une dimension occulte d'initiation sexuelle.

Il s'agit d'ailleurs d'un double parcours initiatique : celui de la mère, doublé de celui de sa fille à laquelle pense Rousseau par ricochet, à qui sont destinées en réalité ces lettres : plaisir double pour lui, trouble redoublé aussi pour le barbon qui se propose de guider les pas d'une jeune femme et d'une petite fille en fleurs.

---

[14] « Il faut cueillir deux échantillons de chaque plante : l'un, plus grand, pour le garder ; l'autre, plus petit, pour me l'envoyer .Vous les numéroterez avec soin, de façon que le grand et le petit échantillon de chaque espèce aient toujours le même numéro » (*ibid*., p. 90-91).

[15] « Si les portraits de nos amis absents nous sont chers, écrit Héloïse à Abélard en citant Sénèque, s'ils renouvellent leur souvenir et calment, par une vaine et trompeuse consolation, le regret de l'absence, que les lettres sont donc plus douces, qui nous apportent une image vivante ! » (*Abélard et Héloïse. Correspondance*, texte traduit et présenté par Paul Zumthor, Paris, Union générale d'éditions, coll. »10/18 », série »Bibliothèque médiévale », 1979, p.122).

[16] « C'est une espèce d'amulette que les amants portent volontiers […]. On attribue encore à ces sortes de talismans une vertu électrique très singulière, mais qui n'agit qu'entre les amants fidèles ; c'est de communiquer à l'un l'impression des baisers de l'autre à plus de cent lieues de là » (Lettre XX de Julie). A quoi Saint-Preux répondra : « O première influence du talisman ! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtais, et je me suis bientôt trouvé tellement oppressé que j'ai été forcé de respirer un moment sur la dernière enveloppe… Julie !… ô ma Julie ! le voile est déchiré… je te vois… je vois tes divins attraits ! » (Lettre XXII à Julie). Pourtant, la magie du portrait va bientôt s'évanouir, critiquée quelque temps plus tard par le même Saint-Preux qui en fera apparaître la désespérante et nécessaire impuissance (« te ressembler et n'être pas toi », Lettre XXV).

Prenant sa disciple pour ainsi dire par la main, le maître s'efforce de vaincre son appréhension (« ne vous effarouchez pas au reste de l'entreprise »[17]), tout en lui promettant l'accès à une véritable révélation, qui ne doit venir, pour sa fille, qu'avec la maturité (« Vous ne commencerez pas par dire tout cela à votre fille, et encore moins dans la suite, quand vous serez initiée au mystère de la végétation, mais vous ne lui développerez par degrés que ce qui peut convenir à son âge et à son sexe, en la guidant pour trouver les choses par elle-même plutôt qu'en les lui apprenant »[18]). Fidèle, à travers ces précautions, à la rassurante pédagogie de l'*Emile*, le philosophe laisse pourtant planer sur son plan d'éducation un mystère et une intimité propre à émouvoir déjà la chasteté de la mère.
Dans le choix du plan de formation retenu, Rousseau a sélectionné six familles botaniques parmi les plus simples d'accès et les plus connues, qui fourniront la matière de six premières lettres : les Liliacées, les Crucifères, les Papilionacées, les Labiées, les Ombellifères, et les Composées. Sans nécessité structurelle, et plutôt pour des raisons de commodité pédagogique, Rousseau a placé la famille des Liliacées en première position. En effet, cette famille apparaît comme l'une des plus simples à décrire parmi les monocotylédones, notamment par la taille et l'évidence des parties de la plante. Après un préambule (involontairement ?) ronsardien, qui précise que le plan d'initiation suivra les saisons afin de disposer commodément des plantes dont on parle (« En attendant que le printemps nous mette à portée de commencer et de suivre le cours de la nature »[19]), le botaniste invite sa destinataire à examiner le schéma d'un lis :

> Commençons par la fleur, qui vient la première […]. Prenez un lis. Je pense que vous en trouverez encore aisément en pleine fleur. Avant qu'il s'ouvre, vous voyez à l'extrémité de la tige un *bouton* oblong, verdâtre, qui blanchit à mesure qu'il est prêt à s'épanouir […]. Dans la corolle vous trouverez, précisément au milieu, une espèce de petite colonne attachée tout au fond et qui pointe précisément vers le haut.[20]

La nature de ces descriptions, toujours extrêmement précises et soignées, veut que par la proximité de la physiologique végétale et humaine, des parties jugées chez l'homme honteuses soient ici mises en pleine lumière. Le processus de dévoilement des différents éléments du végétal passe par une dissection, et, pour tout dire, un « effeuillage », qui n'est pas sans évoquer celle de l'initiation sexuelle en bonne et due forme, telle celle mise en œuvre par Sade sous sa forme la plus libertine, par exemple dans *La philosophie dans le boudoir* (réf ; Description des organes chez Sade + réf conversation de Diderot avec Angélique).
C'est avec délectation que Jean-Jacques, sous les yeux de sa lectrice, dissèque, montre du doigt, laisse entrevoir au travers des minuscules organes toute l'organisation savante dont la Nature s'est dotée pour mener à bien son entreprise de génération :

> Prenez donc une giroflée simple, et procédez à l'analyse de sa fleur […]. Au centre de la corolle, *est* un pistil allongé, cylindrique ou à peu près, terminé par un style très court, lequel *est terminé* par un stigmate oblong, bifide […]. Quand la semence *est* tout à fait mûre, les valvules s'ouvrent de bas en haut pour lui donner passage, etc.[21]

Le ton est celui du constat : le maître désigne les parties du végétal par le *toucher épistolaire* des verbes d'état ou copules, qui fonctionnent à distance comme la baguette du botaniste. Dans la troisième lettre, le botaniste laisse œuvrer sa disciple, et l'on voit les verbes d'état laisser place aux verbes d'action (investigateurs), assumés peu à peu par le personnage

[17] Lettre première, p. 22.
[18] Lettre première, p. 26-27.
[19] Lettre première, p. 23.
[20] Lettre première, p. 23-24.
[21] Lettre seconde, p. 31. C'est nous qui soulignons.

épistolaire féminin, au fur et à mesure de ses progrès supposés dans la compréhension et la manipulation de l'objet :

> Le calice examiné [celui de la fleur de pois], *on l'ôte*, en le déchirant délicatement de manière que le reste de la fleur demeure entier, et alors vous voyez clairement que la corolle est polypétale […]. *En enlevant le pavillon comme vous avez fait le calice*, vous remarquerez qu'il est emboîté par une petite oreillette dans ses pièces latérales, de manière que sa situation en puisse être dérangée par le vent […]. *Vous trouverez en les détachant* qu'emboîtées encore plus fortement avec celle qui reste, elles n'en peuvent être séparées sans quelque effort.[22]

La révélation du mystère touche à sa fin. En se montrant capable d'opérations si fines et délicates, l'initiée a manifesté sa maîtrise, et en est récompensée par l'accès au but de sa quête :

> Les ailes ôtées vous laissent voir la dernière pièce de la corolle ; pièce qui couvre et défend le centre de la fleur […]. Cette dernière pièce, qu'à cause de sa forme on appelle la nacelle, est comme le coffre-fort dans lequel la nature a mis son trésor à l'abri des atteintes de l'air et de l'eau.
> Après avoir bien examiné ce pétale, *tirez-le doucement par-dessous en le pinçant légèrement* par la quille, c'est-à-dire par la prise mince qu'il vous présente, de peur d'enlever avec lui ce qu'il enveloppe ; je suis sûr qu'au moment où ce dernier pétale sera forcé de lâcher prise et de déceler le mystère qu'il cache, *vous ne pourrez en l'apercevant vous abstenir de faire un cri de surprise et d'admiration*
> Le jeune fruit qu'enveloppait la nacelle etc.[23]

Les opérations menées par l'initiée, son émotion supposée à la découverte du « mystère » qu'il s'agissait de percer, révèlent bien la façon dont Rousseau conçoit son précis comme un parcours initiatique, aux étapes semées de sensations fortes, impliquant profondément les affects de la disciple à l'approche d'un secret qui comporte une ressemblance forte avec sa propre organisation physiologique féminine.
Très habilement, c'est seulement à la fin de chaque lettre qu'il révèle le nom de la famille végétale décrite,montrant par l'exemple le rapport métaphorique qui unit le nom à la plante :

> L'appareil de fructification du pois est, en diverses proportions, la même dans toute cette famille. Les fleurs y portent le nom de papilionacées, parce qu'on a cru y voir quelque chose de semblable à la figure d'un papillon : elles ont généralement un pavillon, deux ailes, une nacelle ; ce qui fait communément quatre pétales irréguliers.[24]

Chaque étape de la découverte est présentée à la fois comme une difficulté à surmonter, avec les compliments d'usage qui se rapportent au succès de la chose, et avec le plaisir qui en découle nécessairement : fierté de l'initiée autant à vaincre cette difficulté, qu'à accroître son savoir. Ce plaisir s'exprime sous la plume de Rousseau, par la métaphore du *chemin de fleurs*, image typique s'il en est du parcours initiatique :

> Puisque vous saisissez si bien, chère cousine, les premiers linéaments des plantes, quoique si légèrement marqués, que votre œil clairvoyant sait déjà distinguer un air de famille dans les liliacées, et que notre chère petite botaniste s'amuse de corolles et de pétales, je vais vous proposer une autre famille sur laquelle elle pourra derechef exercer son petit savoir ; avec un

[22] Lettre troisième, p.37-38 .C'est nous qui soulignons.
[23] *Ibid.*
[24] Lettre troisième, p.38.

> peu plus de difficultés pourtant, je l'avoue, à cause des fleurs beaucoup plus petites, du feuillage plus varié ; *mais avec le même plaisir de sa part et de la vôtre, du moins si vous en prenez autant à suivre cette route fleurie que j'en trouve à vous la tracer*.[25]

On retrouve à la fin de la lettre cinquième la thématique du plaisir, toujours sous l'emblème du chemin (et même de la couronne) de fleurs, comme récompense de l'effort, lui-même souligné comme un élément consubstantiel à l'initiation. Effort, fatigue - souffrance même – et plaisir, trois sèmes intimement liés à la quête du savoir comme à l'initiation érotique :

> Prenez haleine, chère cousine, car voilà une lettre excédante ; je n'ose même vous promettre plus de discrétion dans celle qui doit la suivre, mais après cela nous n'aurons devant nous qu'un *chemin bordé de fleurs. Vous en méritez une couronne pour la douceur et la constance avec lesquelles vous daigne me suivre à travers ces broussailles, sans vous rebuter de ses épines*.[26]

Diderot parodiait, dans *La Promenade du Sceptique* (1747), l'initiation philosophique conçue comme déambulation péripatéticienne, et même promenade champêtre (en s'inspirant *Moralists* de Shaftesbury)[27] ; il y proposait au lecteur une randonnée dans un parc « Grand Siècle », mais en y empruntant l'allée des Marronniers de préférence à celle des Epines, réservée aux Dévôts, et à celle des Fleurs, dévolue aux Mondains[28]. A rebours de son ancien camarade, et sans chercher comme lui la « troisième voie », Rousseau reprend en termes classiques le schéma de l'initiation, qui commence dans les épines et s'achève dans les roses. Là encore son inspiration, comme l'attestait déjà son goût de la pastorale, se montre profondément imprégnée de tradition.

Pour insister une dernière fois sur les liens qui unissent les deux modèles de l'initiation philosophique et érotique, on s'amusera du motif floral trouvé aussi chez Sade, lorsqu'il est question, après l'effort, d'atteindre le plaisir. Dans *La Philosophie dans le boudoir* (rédigé vers 1782), c'est toutefois au maître, au terme de son plan d'apprentissage[29], que reviendra la couronne, c'est-à-dire le triomphe, tandis que l'élève ne recueille, elle, que les fruits du plaisir – au prix d'une souffrance certaine :

> Mme de Saint-Ange (à Dolmancé) : […] Nous avons besoin de vos leçons, donnez-nous-les, et les myrtes que vous voulez cueillir formeront ensuite votre couronne.
> […]
> Eugénie : Oh ! ciel ! ce n'est pas sans peine…Vois la sueur qui couvre mon front, cher ami…Ah ! Dieu ! jamais je n'éprouvai d'aussi vives douleurs !...
> Mme de Saint-Ange : Te voilà à moitié dépucelée, ma bonne, te voilà au rang des femmes ; on peut bien acheter cette gloire par un peu de tourment ; mes doigts, d'ailleurs, ne te calment-ils donc point ?

---

[25] Lettre seconde, *incipit*, p. 28. C'est nous qui soulignons.
[26] Fin de la Lettre cinquième, p. 61. C'est nous qui soulignons.
[27] Voir l'introduction à ce texte par Laurent Versini, dans Diderot, *Œuvres*, t. 1, Philosophie, La Promenade du Sceptique, p. 67-70.
[28] Sur la Promenade philosophique, voir notre article : « Diderot randonneur de l'esprit dans les *Lettres à Sophie Volland* », dans *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie***,** n° 29, avril 2001, p. 71-83.
[29] On remarquera comment, dans la pédagogie de l'initiation érotique, les prolégomènes concernent, là aussi, la désignation par le maître des parties du corps dévolues au plaisir et/ou à la génération : « Dolmancé : (il touche à mesure, sur Mme de Saint-Ange, toutes les parties qu'il démontre.) Je commence. Je ne parlerai point de ces globes de chair […]. Mais ce membre sur lequel il faudra disserter sans cesse, ne serait-il pas propos, Madame, d'en donner dissertation à notre écolière ? » (Sade, *La philosophie dans le boudoir*, Préface d'Yvon Bélaval, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1976, Troisième Dialogue, p. 54).

> Eugénie : Pourrais-je y résister sans eux !... Chatouille-moi, mon ange… Je sens qu'imperceptiblement la douleur se métamorphose en plaisir. Poussez !...poussez !... Dolmancé… je me meurs !...[30]

Certes il y a bel et bien *gloire*, chez l'élève, aux dires de l'initiatrice féminine, à recueillir ici le fruit de son *travail* (ou son équivalent étymologico-sémantique, de son *tourment*), mais ce n'est que sous l'espèce du recouvrement d'un titre légitime, celui de *femme*, dont elle eût été spoliée sans le « bénéfice » de la défloraison (c'est-à-dire au prix d'une perte). C'est faire bon marché de l'effort fourni par l'initiée et de la dignité de celle-ci : tout cet effort ne lui permet *que* d'accéder à son *être* propre. Dans l'initiation rousseauiste, c'est bel et bien « la douceur et la constance » qui sont récompensées, plutôt que la résistance à la douleur, absente de la promenade épistolaire… Quant à la récompense, elle comporte il est vrai une dimension glorieuse, mais qui se traduit par une *élévation au-dessus du sexe féminin*, et équivaut à un gain réel, en termes d'accroissement du savoir (considéré comme une richesse) :

> […] je vous prédis hardiment que dans peu d'années vous serez l'une et l'autre, seules de votre sexe, avec Mme la duchesse de Portland, au très petit nombre des vrais botanistes et que la parure de la terre n'aura bientôt plus rien d'étranger à vos yeux.[31]

On observera, dans la formulation de cette prédiction, l'extrême effacement de l'initiateur devant l'une de ses glorieuse disciples en particulier, et devant ses élèves en général, dont à aucun moment il ne se prétend le maître absolu – ainsi que l'extrême douceur et courtoisie avec laquelle il pratique, tout au long de son initiation, prodiguant force encouragements et compliments empreints d'une politesse presque surannée[32] : il est leur obligé, plus encore il est l'obligé de la nature même.

***

En effet, le charme et la force de cette correspondance scientifique, pédagogique et « amoureuse », réside dans le fait de ne jamais se placer tout entière sous le signe de l'intérêt particulier, celui, notamment, d'une entreprise de séduction ; mais bien sous la bannière très convaincante de l'intérêt général. De façon plus universelle, en effet, il y est question « d'apprendre à apprendre », et, ce faisant, d'y gagner des lumières sur la façon de s'approcher du souverain bien : en l'espèce, d'une connaissance raisonnée de la nature.
Apprendre à apprendre, c'est d'abord s'habituer à ne jamais « se payer de mots », exigence récurrente de la pédagogie rousseauiste :

> Je comprends qu'on est fâché de prendre tant de peine sans apprendre les noms des plantes qu'on examine[33]. Mais je vous avoue de bonne foi qu'il n'est pas entré dans mon plan de

[30] Sade, *La philosophie dans le boudoir*, *op. cit.*, p. 54, et 114-115.
[31] Fin de la Lettre sixième (et donc du corpus didactique proprement dit), p. 73.
[32] De ce point de vue, l'encouragement possède une valeur hautement pédagogique : il permet l'exigence de nouveaux efforts , schéma dont Sade ne fait qu'un usage parodique : « Vos étonnants progrès, écrit Rousseau à sa 'chère cousine', et votre patience m'ont tellement enhardi que, comptant pour rien votre peine, j'ai osé vous décrire la famille des ombellifères sans fixer vos yeux sur aucun modèle ; ce qui a rendu nécessairement votre attention beaucoup plus fatigante », Lettre cinquième, p. 59.
[33] Lettre cinquième, p.51. Cette remarque est probablement la réponse à une question de la correspondante, s'étonnant de ce que l'étude de la famille des crucifères (étudiées dans la Lettre seconde) n'ait pas débouché sur la nomination des membres de cette famille. Voir à l'alinéa précédent, une autre réponse de même type (« Consolez-vous, ma bonne cousine, de n'avoir pas vu les glandes des crucifères », *ibid.*) .On comprend mieux là à quel point il s'agit d'un authentique correspondance, dont les premières pages de chaque lettre sont consacrées au dialogue épistolaire, article par article.

> vous épargner ce petit chagrin. On prétend que la botanique n'est qu'une science de mots qui n'exerce que la mémoire, et n'apprend qu'à nommer des plantes : pour moi, je ne connais point d'étude raisonnable qui ne soit qu'une science de mots ; et auquel des deux, je vous prie, accorderai-je le nom de botaniste, de celui qui sait cracher un nom ou une phrase à l'aspect d'une plante, sans rien connaître à sa structure, ou de celui qui, connaissant très bien cette structure, ignore néanmoins le nom très arbitraire qu'on donne à cette plante en tel ou tel pays ? Si nous ne donnons à vos enfants qu'une occupation amusante, nous manquons la meilleure moitié de notre but, qui est, en les amusant, d'exercer leur intelligence, et de les accoutumer à l'attention. Avant de leur apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons par leur apprendre à le voir. Cette science, oubliée dans toutes les éducations, doit faire la plus importante partie de la leur. Je ne le redirai jamais assez ; apprenez-leur à ne *jamais se payer de mots*, et à croire ne rien savoir de ce qui n'est entré que dans leur mémoire.[34]

La charge est forte contre les sciences de pure érudition, et même contre un langage qui, au sein d'une société en perpétuelle « représentation », a tout perdu de sa fonctionnalité[35]. A tout mot, doit correspondre la chose, et ce dans un système de sens organisé. Le maître botaniste ne refuse à son élève l'apprentissage du nom, il s'élève contre la vanité du *name-dropping*. D'autre part, il la met en garde contre la caricature de savoir à laquelle une étude trop étroite la mènerait. Entre rudiments pour jeune fille, et nomenclature insipide de cuistre, il choisit une troisième voie, celle du *précis*, du *vademecum* : un tableau raisonné qui, enseignant les principes de formation des plantes les plus connues, permet à l'autodidacte, muni d'un schéma *modulaire* de savoir, non pas d'en nommer, mais d'en comprendre d'autres. Sur le principe de l'analogie, se construit ainsi de proche en proche une classification :

> Vous me demandez un petit catalogue des plantes les plus connues avec des marques pour les reconnaître. Je trouve à cela quelque embarras. C'est de vous donner par écrit ces marques ou caractères d'une manière claire et cependant peu diffuse. Cela me paraît impossible sans employer la langue de la chose ; et les termes de cette langue forment un vocabulaire à part que vous ne sauriez entendre, s'il ne vous est préalablement expliqué.
> D'ailleurs, ne connaître simplement les plantes que de vue, et ne savoir que leurs noms, ne peut être qu'une étude trop insipide pour des esprits comme les vôtres ; et il est à présumer que votre fille ne s'en amuserait pas longtemps. Je vous propose de prendre quelques notions préliminaires de la structure végétale ou de l'organisation des plantes, afin, dussiez-vous ne faire que quelques pas dans le plus beau, dans le plus riche des trois règnes de la nature, d'y marcher du moins avec quelques lumières. Il ne s'agit donc pas encore de la *nomenclature*, qui n'est qu'un savoir d'herboriste. J'ai toujours cru qu'on pouvait être un très grand botaniste sans connaître une seule plante par son nom, et sans vouloir faire de votre fille un très grand botaniste, je crois néanmoins qu'il lui sera toujours utile d'apprendre à bien voir ce qu'elle regarde.[36]

« Apprendre à bien voir », évoluer au sein de la nature en portant un regard éclairé, déniaisé, affûté sur ses formes, « y marcher du moins avec quelques lumières » : on reconnaît là l'une des maximes les plus audacieuses du siècle. Le manuel reprendra régulièrement la métaphore du regard éduqué :

---

[34] Lettre cinquième, p. 52-53.

[35] Rousseau est encore plus radical dans l'*Essai sur l'origine des langues* : « Ceci me fait penser que si nous n'avions jamais eu que des besoins physiques, nous aurions fort bien pû ne parler jamais et nous entendre parfaitement par la seule langue du geste. Nous aurions pû établir des sociétés peu différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, ou qui même auroient mieux marché à leur but : nous aurions pu institüer des loix, choisir des chefs, inventer des arts, établir le commerce, et faire en un mot presque autant de choses que nous en faisons par le secours de la parole » (*Essai sur l'origine des langues, op.cit*., p.63).

[36] Lettre première, *incipit*, p. 21-22.

Si vous revenez maintenant sur vos pas en regardant de plus près à la disposition des fleurs, vous verrez que cette disposition n'est qu'en apparence celle des ombellifères […]. Voilà comment, en nous trompant quelquefois, nous finissons par apprendre à mieux voir.[37]

Le philosophe n'a pas renoncé, dans l'étude de la botanique qu'on peut croire une discipline « autiste » (parce qu'elle se suffit du tête-à-tête avec la nature, et convient à merveille aux misanthropes de tout poil), à l'éducation des jeunes âmes et au redressement des préjugés sur les modes d'apprentissage. « Il est émouvant, observe François Matthey, de le découvrir ainsi en plein travail, dans toutes les phases de son étude de la botanique, et en proie aux difficultés que les livres spécialisés du XVIII[e] siècle ne lui permettaient de résoudre qu'à grand-peine. Combien de fois a-t-il répété que les ouvrages de botanique n'étaient faits que pour ceux qui la connaissaient déjà, et qu'il manquait le livre permettant de s'initier à cette science. Les *Lettres élémentaires sur la botanique* représentent la tentative géniale de combler cette lacune. Leur méthode pédagogique est un modèle »[38].
Ce qui est surtout remarquable, c'est le choix, pour ce précis de botanique, de la forme épistolaire, assortie de l'adresse à une femme chérie, respectée, aimée de loin, à laquelle il fait, dans l'offrande de cet apprentissage, un double présent. Celui d'une méthode, bien sûr, mais aussi celui d'une morale. C'est seulement auprès d'une destinataire féminine ayant son oreille, et avec laquelle il a établi des liens d'intimité ou de confiance tels, qu'il a pu en faire sa disciple, qu'il peut délivrer un message proche de l'épanchement, de l'intime conviction : cette initiation à la botanique se fait à la fois éloge de la nature (cette remarquable architecte), éloge de la fécondité (tout concourt dans la nature à ce remarquable projet), éloge de la femme (son organisation suit de près celle de la fleur, et réciproquement). « Et les fruits passeront la promesse des fleurs »…
On peut dire en effet que le propos ultime des *Lettres*…, c'est de se présenter un portrait de l'écrivain en homme réconcilié. Sans cultiver son jardin lui-même, il préfère l'arpenter, de façon à mieux en jouir. Tout ce qui l'entoure ne fait que le convaincre mieux que l'objet premier de l'univers est de se reproduire en liberté, sans l'aide ni le frein de quiconque. Regret de n'avoir pas élevé (ou procréé ?) lui-même ? Le discours à Madeleine-Catherine Delessert n'est qu'un encouragement à peine déguisé à « croître et multiplier ». Les six premières lettres, décrivant les savants mécanismes de la reproduction et les réceptacles en tout genre de la substance séminale (graines, capsules, pollens), s'acheminent inexorablement vers le lieu édénique par excellence, ce verger de la septième lettre (septième ciel ?) où la fructification des arbres fruitiers est étudiée plus attentivement. La huitième, sur les herbiers, ne donne que le moyen de fixer pour l'éternité, par la technique du souvenir et le secours du papier (tout comme un livre – une *bible*) le moment même de cet état de grâce où le végétal est prêt, non pas à « semer à tout vent », mais à porter déjà le fruit de sa propre fécondation :

> Le moment à choisir pour cela est celui où la plante est en pleine fleur, et où même quelques fleurs commencent à tomber pour faire place au fruit qui commence à paraître. C'est dans ce point où toutes les parties de la fructification sont sensibles, qu'il faut tâcher de prendre la plante pour la dessécher dans cet état.

Tel le peintre en extase devant son sujet à la fois spirituel et touchant (une *Annonciation*, une *Vierge à l'Enfant*…), ou mieux, tel le moine penché sur son enluminure pieuse, Rousseau s'attendrit devant la plante prête à enfanter qu'il couche dans son herbier, et qui comme telle mérite l'immortalisation. Le Neuchâtelois François Matthey s'émerveille du soin apporté par

[37] Lettre cinquième, p. 57.
[38] François Matthez, *loc. cit*., p. 45.

le philosophe à la réalisation de ces herbiers, soin qu'il rapproche de ses anciennes activités artisanales, et même d'un « savoir-faire » typiquement suisse :

> La confection des herbiers révèle les qualités acquises par Jean-Jacques dans sa jeunesse d'apprenti graveur, et dans son métier de copiste de musique ; le soin que l'on découvre dans l'écriture des textes mis au net ; son goût pour la clarté et la simplicité lié à des exigences d'artiste. Jean-Jacques est sensible à tout. Il fignole la présentation avec autant de minutie que lorsqu'il choisissait des étoffes pour ses robes d'arménien, ou le petit gris de ses bonnets fourrés. Dès le séjour de l'île Saint-Pierre on devine qu'il prend grand plaisir à orner son herbier : il plie en deux la feuille papier vergé, y dessine en rouge un cadre dans lequel il dispose la plante identifiée avec certitude en la fixant sur la page avec des bandelettes de papier doré. A la veille de recevoir le décret d'expulsion de son paradis retrouvé, il écrivait à DuPeyrou (15 octobre 1765) : 'J'aurois besoin d'un cahier de papier doré pour mes herbiers.' Rousseau est en tout entier dans ce besoin de bienfacture qui ajoute la beauté au travail de l'esprit. Il achève la présentation de l'objet en calligraphiant le nom de la plante, classée selon le système de Linné. De même que nos artisans jurassiens créaient (avec quelle finesse) leurs propres outils afin de fabriquer leurs merveilleux mouvements d'horlogerie, Rousseau veut un instrument de travail qui fasse plaisir à voir et à manier. Car il s'agit bien d'un outil qu'il emportera avec lui, ou se fera envoyer, où qu'il aille s'établir.[39]

Il n'est pas douteux que Rousseau ait bénéficié de sa formation de graveur pour mener à bien des travaux si délicats, si déliés, de même que dut profiter de cet apprentissage son activité ultérieure de copiste. Il faut surtout souligner à quelle féminine attitude s'identifie ce rituel domestique et quasi maternel : telle la future accouchée occupée de sa layette, ou la jeune mère à la toilette de son nouveau-né, Rousseau prend un soin infini de ses enfants végétaux[40]. Les « changer de papier » le plus souvent possible, afin que l'humidité ne les gâte point ; les tenir « dans le lieu le plus sec de la maison, et plutôt au premier qu'au rez-de-chaussée »[41], pour les mêmes raisons, etc : ne sont-ce pas des délicatesses qu'on a avec des nourrissons au premier chef ? Dans ces « mômeries » s'épanche toute la sensibilité de Rousseau vieillissant, mais aussi toute une féminité indissociable de son être, et toute une paternité frustrée[42].

Aussi bien la question largement en jeu dans l'entreprise de vulgarisation botanique à l'œuvre dans cette correspondance, doit déboucher sur une interrogation sur le sens de la vie : question de morale, qui trouve étonnamment sa réponse dans l'attendrissement de Rousseau devant la vitalité sans agressivité du règne végétal. Dépourvu du phénomène de la prédation, indemne du schéma darwinien du *struggle for life*, le grand modèle à suivre, en matière de nature non dénaturée, c'est bien la paisible reproduction du monde des plantes, qui voit ses enfants croître et multiplier avec une confiance toute évangélique :

> Il ne faut pas, ma chère amie, donner à la botanique une importance qu'elle n'a pas ; c'est une étude de pure curiosité, et qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être pensant et sensible de l'observation de la nature et des merveilles de l'univers.[43]

---

[39] *Loc. cit*., p. 41.
[40] De même il apprit à faire des lacets pour les corsets des ces jeunes femmes allaitant.
[41] Lettre huitième, p. 90-91.
[42] Sans qu'il soit question ici, bien entendu, d'interpréter ou de trancher la question de l'abandon ou non de ses enfants par Rousseau, on notera simplement les qualités « humaines » exceptionnelles qu'il révèle dans les soins prodigués à ces « objets transitionnels » que semblent constituer ses herbiers. Voir sur le dossier de l'abandon l'enquête extrêmement complète de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond dans leur édition des *Confessions*, p. 1416-1422.
[43] Lettre septième, « Sur les arbres fruitiers », p. 74.

Art de la méditation sur la générosité de la Création, l'étude de la botanique est avant tout un éloge de la procréation on ne peut mieux adressé qu'à une mère de famille désireuse d'élever elle-même ses enfants. Les seules plantes qui n'ont pas trouvé gré aux yeux du philosophe, dans ce catalogue raisonné, sont précisément celles qui, pour des raisons tenant à l'intervention humaine, sont dépourvues de fertilité. Ainsi, dans l'étude des giroflées :

> Tant que vous les trouverez doubles, ne vous attachez pas à leur examen ; elles seront défigurées, ou, si vous voulez, parées à notre mode, la nature ne s'y trouvera plus ; elle refuse de se produire par des monstres ainsi mutilés ; car si la partie la plus brillante, savoir la corolle, s'y multiplie, c'est aux dépens des parties plus essentielles qui disparaissent sous cet éclat.[44]

La giroflée double, véritable « castrat » de notre civilisation du prestige et de la beauté artificieuse, se présente comme la victime d'un système de valeurs dénaturé. Rousseau reviendra sur le cas de cette « fleur double » à propos des arbres fruitiers, et de la volonté humaine de privilégier la « production » sur la « reproduction » :

> L'homme a dénaturé beaucoup de choses pour les mieux convertir à son usage : en cela il n'est point à blâmer ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il les a souvent défigurées, et que, quand, dans les œuvres de ses mains, il croit étudier vraiment la nature, il se trompe. Cette erreur a lieu surtout dans la société civile ; elle a lieu de même dans les jardins. Ces fleurs doubles, qu'on admire dans les parterres, sont des monstres dépourvus de la faculté de produire leur semblable, dont la nature a doué tous les êtres organisés. Les arbres fruitiers sont à peu près dans le même cas par la *greffe* ; vous aurez beau planter des pépins de poires et de pommes des meilleures espèces, il n'en naîtra jamais que des sauvageons.[45]

Il est intéressant de constater qu'un jugement moral, même sans sévérité, s'exerce sur les œuvres de la nature « détournées » de leur destination première. Mais ces critiques ponctuelles ne forment que l'éloge inversé de la destinataire, mère ambitieuse et aimante d'une petite fille pleine d'avenir. Celle-ci n'est-elle pas promise, en effet, grâce au projet maternel, à un avenir « botanique » garant de cette vision « prégnante » (au double sens du terme), du monde, gagnée à la cause fructifère, aux projets agricoles et familiaux à la fois, telle une nouvelle *Julie* ? La fin ultime de la sexualité, c'est la procréation. La sensibilité qui s'exprime dans ces choix symboliques ne peut manquer de trouver sa résurgence intime à travers une forme d'auto-portrait végétal, marqué justement, pour son propre compte, d'une forme de renoncement mondain et de réinvestissement poétique d'une sensualité qui, justement, échoué parles moyens traditionnels. A propos de l'identification des ombellifères, difficile au point qu'on s'égare parfois :

> Le *chardon-roland*, au contraire, n'a guère le port d'une ombellifère, et néanmoins c'en est une, puisqu'il en a touts les caractères dans sa fructification. Où trouver, me direz-vous, le chardon-roland ? Par toute la campagne ; tous les chemins en sont tapissés de droite et de gauche ; le premier paysan peut vous le montrer, et vous le reconnaîtrez presque vous-même à la couleur bleuâtre ou vert de mer de ses feuilles, à leurs durs piquants, et à leur consistance lisse et coriace comme du parchemin. Mais on peut laisser une plante aussi intraitable ; elle n'a pas assez de beauté pour dédommager des blessures qu'on se fait en examinant ; et fût-elle cent fois plus jolie, ma petite cousine, avec ses petits doigts sensibles, serait bientôt rebutée de caresser une plante de si mauvaise humeur.[46]

[44] Lettre seconde, p. 29.
[45] Lettre septième, p. 75-76.
[46] Lettre cinquième, p. 58.

L'attention inhabituelle portée à la description un peu anachronique de cette plante hors-norme, hors-catalogue, puisqu'elle outrepasse les caractéristiques reconnaissables de la famille des ombellifères (objet de la description), fait symptôme. Précisément, sur le chemin semé tantôt d'épines, tantôt de fleurs, qu'est l'initiation, se rencontrent des épreuves engendrées par la méconnaissance ou le préjugé. Ainsi, pour l'apprenti herboriste, ne pas reconnaître tel membre comme appartenant à telle famille, c'est se rendre coupable d'inattention. Certains sujets sont alors rejetés, méprisés, méconnus. Mais eux-mêmes, par leur extérieur, leur rudesse, rendent bien à leurs contempteurs l'universelle rebuffade dont ils sont l'objet. La personnification flagrante du chardon-Roland, si commune « par toute la campagne » et jouissant d'une véritable réputation auprès du peuple, au demeurant « plante de si mauvaise humeur », suggère aisément un autoportrait à la manière d'Arcimboldo. Il n'est jusqu'aux piquants à la consistance de « parchemin » qui n'évoquent le littérateur, le copiste, familier de ce support qui n'a guère contribué à adoucir son contact… Le chardon-*Roland* (Renou ou René ne furent-ils pas les pseudonymes, choisis ou non, de Rousseau), n'aurait-il pas été choisi pour être l'emblème à la fois du scripteur de ces lettres et de l'auteur des herbiers, figure revêche et sauvage, mais ô combien prolifique ? En effet, il « n'a guère le port d'une ombellifère, et néanmoins c'en est une, puisqu'il en a tous les caractères dans sa fructification » : fécond, il s'est donc répandu, mais, à défaut d'avoir enfanté de la manière traditionnelle - en s'entourant d'une famille affectueuse et protectrice – c'est en se dupliquant à l'infini dans les mêmes traits rébarbatifs, selon un schéma pédagogique qui possède ses détracteurs - tel le futur pissenlit du Larousse (autre ombellifère), qui bientôt sèmera « à tout vent » des graines pas toujours appréciées de tous les jardins.

Ce rugueux portrait nous renvoie à un détail de la Deuxième promenade, véritable poème en prose à l'intérieur des *Rêveries*, où le motif de l'herborisation est associé de tout près à celui de la mort – ou de son annonciation. Rousseau nous y raconte une promenade sur les hauteurs de Ménilmontant, ce jeudi 24 octobre 1776 (soit deux ans avant sa disparition), qui s'achève pour lui par un grave accident de la circulation. Le philosophe est en effet renversé par un « gros chien danois » accompagnant un carrosse. Juste avant l'accident, c'est la mélancolie qui a envahi le promeneur au contact de sa dernière cueillette de l'année, et c'est presque un homme-herbier, déjà desséché par la vie, qui arpente les chemins du faubourg :

> Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine de sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis […]. Je me disais en soupirant : qu'ai-je fait ici-bas ? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu […][47].

Le choc provoqué par le chien le plonge dans une sorte d'évanouissement d'où seules émergent quelques sensations, déjà d'outre-tombe :

> La nuit s'avançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par-là. Je naissais en cet instant à la vie, et il me semblait que je *remplissais* de ma légère existence tous les objets que j'apercevais[48].

Ces sensations sont paradoxalement délicieuses. Homme-herbier, homme-plante, homme-chardon, Jean-Jacques renaît tel Antée au contact de la terre ; il ressent une impression de

[47] *Rêveries*, *op. cit.*, Deuxième promenade, p. 1004.
[48] *Op. cit.*, p. 1005. C'est nous qui soulignons.

plénitude[49], comme s'il avait été soudainement fécondé à son contact, ou plutôt comme si lui-même avait germé, emplissait de son volume nouveau l'espace terrestre, et de graine, était devenu fruit. Le pressentiment de la mort apporte alors au sujet sa signification profonde, consolante, véritable, évangélique (« si le grain ne meurt ») ; et c'est par-là même la totalité de l'entreprise des *Lettres élémentaires sur la botanique* qui s'en trouve éclairée. Ébauchée à des fins tardives de séduction (et de pédagogie), cette gracieuse correspondance accompagnée de son herbier constitue en fin de compte, pour sa destinataire comme pour nous, non pas l'austère *memento mori*, mais l'élégant et presque joyeux testament du philosophe, parée de l'intuition paysanne et poétique que « La moisson de nos champs lassera les faucilles[50] ».

Odile Richard-Pauchet,
Université de Limoges

[49] Nous employons à dessein ce terme, en référence à la belle étude de José Manuel Losada, « Les *Confessions* de Rousseau ou la recherche de la plénitude », dans *Thélème, Revista Complutense de Estedios Franceses*, n°22, Madrid, 2007, p. 167-177.

[50] Malherbe, *op. cit*. Afin de poursuivre, sur les traces de Rousseau, ces promenades d'herborisation, nous recommandons au lecteur un ouvrage peu diffusé en France : Pierre Corajoud, *Le chemin de Jean-Jacques Rousseau. Guide pédestre de dix balades bucoliques en Suisse Romande*, Renens (Lausanne), 2007, 192 p.